



Le feuillet de la séance

Cannes, 1970. A la Semaine de la critique, un film fait l'unanimité. C'est Kes, le deuxième long métrage d'un inconnu, Ken Loach (Poor Cow, son premier film, sortira en France quelques années plus tard). La presse évoque Truffaut, et trouve à Billy, le jeune héros, un air de famille avec l'Antoine Doinel des Quatre Cents Coups. La comparaison s'arrête là, pourtant. Car Ken Loach a déjà une manière unique d'aborder la vie quotidienne des laissés-pour-compte. Le décor est celui d'une ville minière du Yorkshire. Au milieu de mornes paysages, prisonnier d'un coron de briques rouges, Billy, 15 ans, s'ennuie entre une mère irresponsable et un frère brutal. Le jour où il trouve un petit faucon, il se découvre une passion : il va le dresser... En se contentant d'opposer, avec subtilité, l'intelligence avec laquelle Billy apprivoise le rapace à la stupidité du « dressage » dont sont victimes les enfants, Ken Loach dénonce système social et système éducatif. Tourné avec une équipe légère, en décors réels, avec des acteurs non professionnels, Kes est la première et brillante réussite d'une méthode que Ken Loach, héritier de l'école documentaire anglaise, allait appliquer à toute son oeuvre. On y découvre sa sensibilité, le contraire de la sensiblerie. Vingt-six ans après, Kes n'a pas pris une ride. On envie les spectateurs qui vont le découvrir... B.G. Rétrospective Ken Loach à Paris, à l'Europa Panthéon (5e). Du 24 juillet au 10 septembre.

Télérama, Bernard Génin



Synopsis :

Un jeune garçon, blessé par le monde qui l'entoure et mauvais élève, parvient à s'épanouir le jour où il recueille un faucon qui lui aussi est blessé. Il étudie un livre de dressage et fait du prédateur son ami. Tourné avec des acteurs non professionnels, Kes est une peinture fidèle du milieu rude des mineurs du Yorkshire.



Infos sur le film

Genre : Drame
Origine : Britannique
Réalisateur : Ken Loach
Musique : John Cameron
Acteurs / rôles:
Brian Glover : Sudgen.
David Bradley : Billy Casper.
Colin Welland : Farthing.
Lynne Perrie : madame Casper.
Freddie Fletcher : Jud.
Bob Bowes : monsieur Gryce.
Robert Naylor : MacDowell.
Trevor Hesketh : monsieur Crossley.

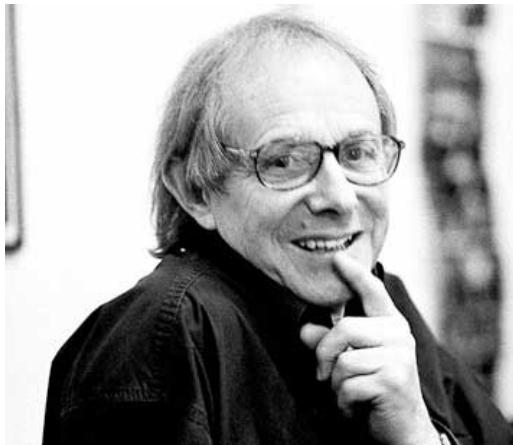
"Je suis devenu l'assistant social du cinéma anglais"

"Si nous osons dire la vérité sur le passé, peut-être oserons nous dire la vérité sur le présent"

Biographie Ken Loach

Réalisateur lucide et engagé, Ken Loach s'impose comme le fondateur de la vague néo-réaliste du cinéma britannique. Après deux années dans l'armée de l'air et des études de droit à Oxford, il devient comédien puis metteur scène pour la télévision où il développe la fiction basée sur des événements du réel. Sa carrière commence réellement en 1968 lorsqu'il remporte le prix Italia pour son documentaire 'Cathy Come Home' diffusé sur la BBC en 1966. La même année, il transpose son téléfilm 'Poor Cow' au cinéma. 'Kes' en 1969, confirme sa renommée internationale. Ken Loach peut alors se consacrer à des longs métrages, dont le propos est toujours engagé, politiquement ou socialement. Observateur du monde contemporain, il dénonce des réalités sociales comme dans 'Raining Stones' (1993 - prix du Jury au Festival de Cannes) qui raconte les difficultés d'un homme à payer la robe de communion de sa fille, 'My Name is Joe', celles d'un ancien alcoolique, 'Navigators', celles des cheminots anglais à l'heure de la privatisation, ou encore, 'Sweet Sixteen' (prix du Meilleur scénario - Cannes 2002), celles d'un adolescent sans argent qui se sacrifie pour sa famille. On doit aussi à Ken Loach, le magnifique 'Land and Freedom' sur la guerre d'Espagne. En 2007, il apparaît dans 'Je t'aime... moi non plus', un documentaire de Maria de Medeiros. Dans 'Just a Kiss' et 'It's a Free World', Ken Loach aborde le délicat thème de l'immigration. En 2009, on le retrouve à l'affiche avec 'Looking for Eric', une comédie légère et romantique. La réalisation décalée et la vue particulière du réalisme de Ken Loach font de lui un des plus grands réalisateurs anglais.

Evene.fr



KES, excessif.com

Adaptant l'ouvrage de Barry Hines avec son concours, Ken Loach s'affirme comme un cinéaste avec lequel il faut compter lorsque Kes sort sur les écrans en 1970. Récompensé par deux BAFTA et nommé au titre de meilleur réalisateur pour ce film, la ressortie de ce dernier nous offre ainsi l'occasion de (re)découvrir l'une des œuvres fondatrices du maître anglais et son émouvant personnage principal, Billy le fauconnier.

Entre chronique sociale et film d'apprentissage

Proche par ses thèmes et son traitement de films comme Le petit fugitif, Les 400 coups ou This is England, Ken Loach aborde avec Kes l'enfance et ses péripéties avec une extrême acuité. En effet, abordé avec une formidable compassion, Billy évolue au gré du rapport complice qui se construit avec Kes, son faucon. Entre Oliver Twist et Tom Sawyer, ce gamin atypique devient alors pour le cinéaste, le héros d'un quotidien laborieux pour lequel l'avenir – incertain - ne peut être dissocié de son amour pour les animaux. Or, l'univers qui l'entoure est hostile et il ne laisse que peu de place à sa passion et à des envies excentriques pour son milieu. Ainsi, entre mépris, absence de considération et malgré les encouragements de l'un de ses professeurs, sa famille - au demeurant peu avenante, - sera directement à l'origine de la fin de ses talents de fauconnier. Et cela pour une sombre histoire de pari...

Humaniste et émouvant malgré des tendances mélodramatiques, Kes profite donc de la richesse et des finesses de son scénario pour emporter pleinement son spectateur. Mais ce qui fait de ce film l'une des réussites fictionnelles de son auteur est affaire de mise en scène. Doté d'une narration très maîtrisée que rythment par instants une musique édifiante et une succession de séquences tantôt bucoliques, tantôt froidement cruelles et réalistes, Kes met parfaitement en lumière le rôle que prend le faucon de Billy dans sa vie peu trépidante. Moyen de son émancipation et de sa considération, l'oiseau révèle sa personnalité et s'avère la clef de son épanouissement. Ainsi, Kes révèle déjà chez Ken Loach, le metteur en scène qu'il va devenir. Et cela tient notamment au fait que ce métrage dépasse les limites de sa seule histoire en portraiturant l'Angleterre appesantie d'alors. En dépit de sa facture classique, Kes saisit en effet avec un regard presque clinique ce qui fait l'époque et plus encore son esprit, celui d'une société surannée et compassée vivant le crépuscule des sixties et l'avènement de la culture pop.

Excessif.com



Laterna Magica,

Kes de Ken Loach

En 1969, pour son second film, Ken Loach s'affirme déjà comme le grand cinéaste social qu'il allait devenir. "Kes" est un film pleinement aboutit...

Ce qui constitue la richesse de **Kes**, c'est cette notion d'apprentissage qui est déclinée tout le long de l'intrigue sous plusieurs niveaux de lecture. Billy, le jeune héros du film est un garçon d'une douzaine d'années, un peu sauvage, peu doué pour l'école et qui vit avec une mère absente et un demi-frère qui le malmène. Il est la tête de turc de ses camarades, plus forts que lui qui est petit et frêle, ainsi que le bouc-émissaire de ses professeurs.

Billy trouve la paix et la clé de son épanouissement personnel en se prenant d'intérêt pour un faucon qu'il nomme Kes. Il se met en quête de le dresser. "*Un faucon ne s'apprivoise pas*" dit-il, "*Il se dirige*". C'est effectivement cette idée qui nourrit le film dont il est évident que la relation qu'entretient le garçon l'oiseau est une métaphore parfaite de ce qui se passe par ailleurs autour de lui. Le faucon n'est pas le seul animal sauvage que l'on met en cage et à qui on souhaite enseigner quelques notions. Billy, comme ses camarades, sont des garçons issus de milieux sociaux et qui se retrouvent comme emprisonnés par un système éducatif rigoriste qui le leur apprend rien sinon la soumission face à la discipline, face à la menace.

Kes est un film dur pour son héros, lequel n'est pas épargné, moins encore que les autres enfants lesquels sont tous exploités et doivent lutter pour exister. Ils subissent la tyrannie d'adultes qui n'éprouvent que peu de considérations pour eux. Néanmoins, la peinture sociale très noire trouve un peu de lumière, notamment dans cette très belle scène où le paria Billy captive son professeur et ses camarades de classe en exposant sa méthode de dressage de son faucon.

Réalisé en 1969, le film correspond évidemment dans sa façon de décrire les rapports entre la jeunesse et leurs parents, à quelques enjeux de Mai 68 (pour la France, car le phénomène n'était pas circonscrit à la Sorbonne, loin de là).

Le cinéaste est crédité au générique sous le nom de Kenneth Loach. Le diminutif viendra plus tard mais ce qui est déjà là, c'est tout ce qui fera la singularité, la marque du cinéma de Ken Loach jusqu'à aujourd'hui. Loach aura toujours manifesté son intérêt pour les laissés pour compte de la société, ceux qui se débattent avec leurs moyens, pas forcément légaux, pour rester droits et dignes, pour trouver une place dans la société. **Kes** est l'oeuvre d'un jeune cinéaste qui se cherchait encore sans doute mais qui affichait déjà une belle maîtrise narrative, une profondeur humaniste, et une manière unique de capter le réel.



EDUCATION AUX IMAGES (ressources collège au cinéma)

Le contexte cinématographique de Kes

En 1969, existe depuis dix ans en Grande-Bretagne un mouvement qui prône le renouvellement du cinéma anglais. Après la vague des « angry young men » au théâtre, le free cinéma veut témoigner de la réalité économique et sociologique anglaise. C'est la fin des comédies légères et des films de studio. Le cinéma sort dans la rue.

Qui est Kenneth LOACH ?

Kenneth Loach débute à la BBC, où il réalise des documentaires et produit des téléfilms. **Cathy come home** (1966) a un impact si fort qu'il provoque un remaniement des lois pour les sans-abri. Loach réalise ensuite pour le cinéma **Pas de larmes pour Joy** (1967), **Kes** (1969) et **Family life** (1971), où il dénonce les excès de l'autorité familiale sur les enfants et les abus de la psychiatrie.

En 1981, **Look and Smiles** est une suite de Kes. Selon Loach : « Quand on écrit sur des ouvriers en période de récession économique, il est très difficile de séparer les conflits sociaux des conflits émotifs. Le conflit social détermine, ou du moins influence, les relations familiales. » Mais le film est un échec : trop pessimiste ? Plus tard, Loach dira : « Je crois que l'humour et le sarcasme que l'on trouve dans **Riff Raff** et aussi dans **Raining stones**, sont plus efficaces. »

Parmi la trentaine de films qu'il réalise, Loach s'engage dans de nombreux thèmes à caractère social ou politique : la question irlandaise (**Hidden agenda**, 1989; **Le vent se lève**, Palme d'Or 2006), la vie des travailleurs de banlieue (**Riff Raff**, 1990 ; **Raining stones**, 1992; **Sweet sixteen**, 2005), le racisme (**Ladybird**, 1994), la guerre d'Espagne (**Land and freedom**, 1995), le Nicaragua sandiniste (**Carla's song**, 1996) ou les immigrés syndiqués de Los Angeles (**Bread and roses**, 1999). Dans son dernier film **It's a free world** (2007), une victime du système devient à son tour un rouage de l'exploitation.

Aucun de ses films ne s'éloigne donc d'un questionnement social ou politique. Loach est un trotskyste convaincu qui veut amener le public à une prise de conscience. Il y a toujours dans son oeuvre une emprise sur le réel, mais Loach ne refuse pas la dramaturgie, ni même une mise en scène « émotive ».



La question de l'éducation : et la liberté dans tout ça ?

À la 10e minute, on découvre l'univers scolaire que fréquente Billy. Et c'est le choc : méthodes fondées sur l'humiliation, le préjugé, l'injustice. Cette école conservatrice maintient les classes laborieuses dans leur condition. Au bureau de reclassement, on encourage les métiers manuels, le travail à la mine. Le directeur lui-même pense qu'il n'y a rien à tirer de ses élèves et reconnaît finalement que les coups de baguette ne servent à rien ! (« Vous recommanderez ») C'est dire si c'est un système violemment absurde.

De quelle façon le système éducatif anglais de la fin des années 60 apparaît-il dans le film ? Comment s'y oppose Mr Farthing ? Et de quelle manière le dressage du faucon vient-il se placer en opposition aux valeurs répressives du collège ?

• La partie de foot (37')

Sur le terrain, le prof est le seul à avoir une tenue correcte tandis que les élèves semblent frigorifiés. Les plans sont rapprochés. La violence est à la fois symbolique (différence des corps, maigreur de Billy, équipement) et réelle quand le prof fait tomber Casper dans la boue, ou quand Billy shoote dans le ballon de cuir. Le prof échoue totalement dans son rôle d'éducateur, il est narcissique et méprisant, immature et sadique (la douche glacée). La partie de foot, étirée (15'), témoigne de l'absurdité du système.

• Le cours « fact and fiction » (1h04').

Billy prend la parole : que se passe-t-il ? En quoi est-ce un tournant dans le film ?

Billy est recroquevillé sur lui-même quand il est assis et va se déployer au tableau. Il a enfin la possibilité d'agir et de se déplacer. Billy enseigne un vocabulaire nouveau aux élèves, filmés en gros plans, frontalement, individuellement. Ils deviennent, par une série de beaux portraits, des personnes à part entière. Quant à Billy, c'est la première fois qu'il parle autant dans le film, sans être bousculé ni interrompu. Il éprouve même du plaisir à raconter sa passion. Celle-ci n'est plus secrète, elle est même reconnue, et encouragée par le prof qui veut venir le voir. D'autres méthodes éducatives sont donc possibles : s'intéresser aux élèves, leur donner la parole, les écouter, pour leur donner confiance en eux-mêmes (il est même applaudi).

• La découverte de Kes (15'10). Rôle de la musique ? Comment est-ce filmé ? Pourquoi ?

La musique est omniprésente dans cette séquence. La flûte et une écriture musicale très libre procurent un sentiment d'évasion fort. Les plans sont longs et fluides, que ce soit le suivi de l'oiseau en longue focale ou les plans panoramiques qui accompagnent Billy dans des plans quasi documentaires (voire filmés à la volée ?). Mais quand apparaît le propriétaire, on entre dans un découpage de fiction (un champ/contre-champ classique, qui oppose les uns aux autres.)

Les signes de la liberté sont donnés par la musique, les panoramiques qui suivent l'animal, un temps étiré, un ciel blanc, qui s'oppose à la brique des murs ou au noir du charbon de la mine.

Le dressage de l'oiseau peut se voir comme une métaphore de la libération de Billy, qu'on n'apprivoise pas. Il faut apprendre à connaître les particularités de l'oiseau pour le dresser, tout comme il faut connaître les élèves dans leur singularité pour les élever hors de leur condition. La rencontre avec Kes se fait sans violence et sans heurts, à l'opposé de ce qui est subi par Billy au lycée.